

PAGES

MANQUANTES

On chante ici :

Et moi qui aime à boir' de tout,
Arrosons-nous la dall' du cou,
Arrosons-nous la dalle !

COMPLAINTÉ D'ADAM ET D'EVE.

Voici tout un poème et un chef-d'œuvre encore.
M. Champfleury n'en donne que quatre couplets ; en
voici vingt-trois bien complés :

Dans un jardin couvert de fleurs,
Plein de douceurs,
Dieu créa l'homme à son image.
Ce beau séjour
Était la preuve et le vrai gage
De son amour.

Adam étnit assis tout seul — Sous un tilleul, — Étant
couché sur l'herbe tendre — Tranquillement, — Un doux
sommeil vint le surprendre — Dans ce moment.

Pendant qu'il dort, son créateur — Et son auteur —
Lui en'va doucement un' côte — De son côté ; — En
forma un' charmante femme — Rare en beauté.

Adam la voyant, s'écria : — Ah ! la voilà ! — Ah !
la voilà celle que j'aime, — L'os de mes os ; — Donnez-
moi la, bonté suprême, — Pour mon repos.

Adam, père du genre humain, — Prit par la main —
Eve, cette charmante belle, — Sa tendre épouse, —
Devant Dieu se jette avec elle — A deux genoux.

Dieu bénit ce couple charmant — Dans le moment. —
Un berceau tissu de verdure — Fut leur logis ; — De
fleurs j'aime la bigarrure — De leur tapis.

Dieu prit Adam et le conduit — Auprès d'un fruit, —
Lui disant : Mon fils, prends bien garde, — Ne touche
pas — A ce beau fruit que tu regardes, — Crains le trépas.

X—DÉCEMBRE

De ce lieu je te fais le roi, — Tout est à toi. — Mais souviens-toi de ma défense — A l'avenir, — Et respect' l'arbre de science, — D'peur de mourir.

Adam prit Eve et lui montra — Cet arbre-là ; — Lui disant : Mon épous' chérie, — Garde-toi bien — De toucher là, je t'en supplie, — Pour notre bien.

Eve s'étant écartée, un jour, — Dans un détour. — Le serpent rencontra la belle — Et lui parla. — Le discours qu'il eut avec elle — Cher nous coûta.

Salut à la divinité, — Rare beauté, — Perle sans prix, vivante image — Du souverain, — L'ornement du bel ouvrage — De ce jardin.

Je te ferai part d'un secret — Dans ce bosquet : — J'ai acquis de la connaissance — De ce beau fruit ; — Viens donc, tu sauras la science — Qu'il en produit.

Mange ce fruit délicieux, — Ouvre les yeux ; — La friande cueillit la pomme : — Elle en mangea ; — Elle en porta à son cher homme — Qui s'affligea.

Malheureuse, d'où viens-tu ? — Je suis perdu. — Quel est ce fruit ? où est l'arbre ? — Montre-le moi : — Mon cœur devient froid comme marbre — Dis-moi pourquoi.

Adam, Adam, entends ma voix, — Sors de ce bois : — Dis-moi donc pourquoi tu te caches, — Quelle raison, — Ne crois-tu pas que je ne sache — Ta trahison.

Mon créateur, j'ai reconnu — Que j'étais nu ; — Mais mon auteur, mon divin maître — En vérité, — J'ai honte de faire connaître — Ma nudité.

Approche-toi, monstre infernal, — Auteur du mal ; — Si tu as détruit l'innocence, — Dis-moi pourquoi. — Je vais prononcer la sentence ; — Ecoute-moi.

T'as servi d'organe au démon, — Point de pardon ! — La terre pour ta nourriture — Tu mangeras, — L'homme, dans sa juste colère, — T'écrasera.

Tu n'as pas écouté ma loi, — Femme, pourquoi ? — Mène une vie pénitente ; — Dans ma rigueur, — Tu souffriras, lorsqu' t'enfant'ras, — De grande' douleurs.

Adam, tu mangeras ton pain — Avec chagrin. — Va cultiver la terre ingrate, — Sors de ce lieu, — Et n'attends plus que je te flatte, — Je suis ton Dieu.

Je te fais mes derniers adieux — Les larmes aux yeux, — Jardin charmant, heureux parterre. — Quel triste sort! — Je vais cultiver la terre — Jusqu'à la mort.

Un ange vint le consoler — Et lui parler, — Lui annonçant que le Messie — Viendrait un jour — Naître de la Vierge Marie, — Pour leur amour.

Enfin le temps si désiré — Est arrivé. — Dieu touché de notre misère, — Envoie son Fils. — Et voilà le fruit salutaire — Qu'il a promis.

Comment encore passer sous silence cette chanson si belle, avec son air si plein d'entrain, et que sait par cœur tout Canadien qui, une fois dans sa vie seulement, a pris une rame ou un aviron.

J'm'en va t'à la fontaine,
O gai vive le roi,
J'm'en va t'à la fontaine,
O gai vive le roi,
Pour emplir mon cruchon
Vive le roi et la reine,
Pour emplir mon cruchon,
Vive Napoléon!

La fontaine est profonde, — J'me suis couler au fond. — Que donneriez-vous, belle? — Qui vous tirerait du fond. — Tirez, tirez, dit-elle, — Après çà nous verrons. — Quand la belle fut tirée, — S'eu va t'à la maison, — S'asseoit sur la fenêtré, — Compose une chanson. — Ce n'est pas çà la belle — Que nous vous demandons, — Votr' petit cœur en gage, — Savoir si nous l'aurons. — Mon petit cœur en gage — N'est pas pour un baron. — Ma mère l'a promis — A un joli garçon.

Le refrain de cette chanson indiquerait une origine toute moderne; mais il a été changé. Autrefois on chantait "Vive le roi, vive le roi!" Au reste, son

origine est française ; et trois couplets de cette dernière suffiront pour faire voir la différence qui existe entre les deux variantes.

Quand j'étais petite, seulette à la maison,—On m'envoyait souvent pour cueillir du cresson—Verduron, verduriette, pour cueillir du cresson.

On m'envoyait, etc.—La fontaine était creuse,—Je suis tombée au fond.

La fontaine, etc.—Sur le chemin passent trois cavaliers barons, etc.

III

Parmi nos autres chansons populaires, il en est encore un grand nombre dont l'origine est bien évidemment française, et que je ne retrouve nulle part dans les ouvrages des écrivains de ce pays : je me contenterai de citer les suivantes :

En revenant de la Vendée, (bis.)
 Dans mon chemin j'ai rencontré,
 Vous m'amusez toujours,
 Jamais je m'en irai chez nous,
 J'ai trop grand peur des loups.

Dans mon chemin j'ai rencontré, — Trois cavaliers
 fort bien montés, — Celui d'à pied m'a demandé, — Où
 irons nous ce soir coucher, — A la maison d'accoutumée.

Une autre a pour titre : Un tour du diable.

Le diabl' s'en va dans la ville de Poquier,
 Dans le moulin pour y prendr' le meunier,
 Le meunier avait un sac assez grand,
 Il a pris l'diable, et l'a fourré dedans,
 L'a attaché à la roue du moulin,
 L'a fait virer du jour au lendemain.

AUTRE.

Dans les prisons de Nantes,* (bis.)
 Lui y a t'un prisonnier
 O gai, saluron, salurette,
 Lui y a t'un prisonnier
 O gai, saluron doudé.

Personne ne l'y va voir — Que la fille du geôlier,
 Elle lui porte à boire, — A boire et à manger.
 Un jour il lui demande — Qu'est-ce que l'monde dis'nt de moi,
 Le bruit court dans la ville — Que demain vous mourrez.
 Puisque demain je meure, — Ah ! déliez-moi les pieds.
 La fille, encor jeunette, — Lui a lâché les pieds ;
 Le galant fort alerte, — Dans la mer a plongé,
 De la première plonge, — La mer a traversé.
 Quand il fut sur les côtes, — Il se mit à chanter :
 Que Dieu béniss' les filles, — Surtout cell' du geôlier ;
 Si je retourne à Nantes, — Oui, je me marierai,
 Je prendrai pour ma femme — La fille du geôlier.

On connaît la célébrité du pâté de Chartres. Celui de Rouen n'a rien à lui céder, surtout quand on connaît le dernier couplet, que la prudence me force de sous-entendre.

C'est dans la ville de Rouen, (bis)
 Ils ont fait un pâté si grand
 A l'entour toure loure,
 Dansons à l'entour toure loure,
 Chantons à l'entour.

Ils ont fait un pâté si grand, (bis.) — Qu'ils ont trouvé un homme dedans.

Qu'ils ont trouvé un homme dedans, (bis.) — Ils ont trouvé encore ben plus.

Ils ont trouvé encore ben plus, (bis.) — Ils ont trouvé un chat poilu.

* Nos marins chantent aujourd'hui : “ Dans les prisons de Londres.”

“ Hélas ! comme on y va ! ” doit être une chanson française, puisqu’il n’y a pas de patois en Canada.

Mon père a quatre-vingts vaches, — Hélas ! comme on y va ! — Ma mère en a soixante-quatre, — Bouti, boutac — De lasmadou, — Hermidou, — De bistignite, — De Fermidou, — Sautons de gaudricite, — Dansons de gousmadou, etc.

IV

CHANSONS CANADIENNES.

A part ces chansons que je viens de passer en revue, et dont l’origine est évidemment française, nous en avons encore un très-grand nombre qui ont certainement pris naissance en Canada. Il en est d’autres aussi dont l’origine est douteuse ; mais ces dernières paraissent complètement ignorées en France ; au moins, les recueils les plus complets que j’ai sous les yeux, n’en font pas la plus légère mention. Si ces dernières viennent de l’Ancienne France, on ne peut nier qu’elles ont bien acquis le droit de cité dans la Nouvelle, où elles n’ont cessé de fleurir ; et il me semble qu’il doit nous être permis de les considérer comme nôtres, au moins jusqu’à ce qu’on exhibe des titres valables de propriété.

La plupart de nos chansons purement canadiennes sont des improvisations pleines de gaieté et qui sont comme les miroirs fidèles des mœurs douces et paisibles de nos campagnes ; ou bien des chants, encore joyeux, mais empreints d’une légère teinte de mé-

lancolie, inspirés par la vue de nos grands bois, de nos grands fleuves et de nos lacs immenses.

Il leur fallait bien quelque chose pour tromper l'ennui et émousser la fatigue à ces hardis découvreurs qui s'enfonçaient à travers les vastes solitudes du Nouveau-Monde, et entreprenaient à pied ou en canot d'écorce, des excursions, qui, aujourd'hui, nous paraissent tenir de la fable plutôt que de la réalité. Aussi, les raquettes pesaient-elles moins aux pieds, les avirons se retrempeaient-ils avec une nouvelle vigueur dans l'eau quand le chef de la bande entonnait quelqu'un de ces joyeux refrains où il est invariablement parlé du *bois joli*, de la *blonde*, du *clos de mon père*, et de toutes ces scènes qui rappellent si puissamment les mille bonheurs du foyer domestique.

Est-il, par exemple, une seule forêt, une seule rivière du Nouveau-Monde, dont les échos n'aient répercuté les accents de notre chant national "Vive la Canadienne!" Cri de joie et d'espérance, le seul refrain de cette chanson était bien propre à relever les courages les plus abattus, à ranimer les forces les plus épuisées. D'un autre côté, elle méritait bien que la chanson nationale de notre petit peuple fût une glorification de ses vertus, cette femme forte et fidèle qu'un célèbre prédicateur français présentait comme modèle, il n'y a que quelques années, aux femmes du monde entier.

Plusieurs de ces chansons étant connues de tout le monde, je ne ferai que les indiquer d'une manière sommaire, et ne m'arrêterai qu'aux principales.

“ La belle Française,” est bien la chanson par excellence de nos rameurs canadiens : et soit pour l’air, soit pour les mots, c’est bien là un véritable modèle de chanson populaire. Il n’en est pas une seule dans tous les recueils français qui puisse lutter avantageusement avec cette belle chanson :

C’est la belle Française,
Allons, gai
C’est la belle Française,
Qui veut se marier
Ma luron lurette,
Qui veut se marier
Ma luron luré.

San amant va la voir,—Le soir après souper, etc.

On trouvera les suivantes dans les recueils.

“ Par derrière chez ma tante — Il y a t’un bois joli.”

“ V’la l’bon vent, v’la le joli vent.”

“ Bal chez Boulé.”

La première a été reproduite par plusieurs voyageurs français.

La naïveté est poussée jusqu’à ses dernières limites dans la dernière : aussi est-elle la favorite des écoliers. Elle a été reproduite dans les Anciens Canadiens, de M. de Gaspé, qui nous donne en même temps son histoire.

Au reste, ces seuls mots : “ Mit son gilet barré — Et ses souliers francés,” trahissent son origine. En effet, même aujourd’hui, nos habitants canadiens reconnaissent surtout trois espèces de chaussures : les souliers français, à semelles et à talons, les bottes malouines, de même espèce, à l’exception des jambes,

et les souliers et bottes sauvages, parfaitement connus et appréciés de nos chasseurs.

La chanson qui suit renferme des traits de malice qui se recommandent d'eux-mêmes à l'attention du beau sexe.

Quand le mari s'en vint du bois,
 Trouva sa femme malade
 Oui-dâ hum ! hum ! ha ! ha !
 Trouva sa femme malade.

Ah ! qu'as-tu donc ma pauvre femme ? — J'ai t'un
 grand mal de tête, oui-dâ !

Faut aller qu'ri le médecin, — Le médecin du village
 oui-dâ !

Quand le médecin fut arrivé, — Connut la maladie
 oui-dâ !

Qu'on mett' de l'eau dedans son vin, — Elle sera
 guérite oui-dâ !

Si l'on met d'l'eau dedans mon vin, — Dès d'main je
 serai morte oui-dâ !

On mit de l'eau dedans son vin, — Elle n'en fut
 pas pire.

Consolons-nous, les femmes furent vengées et glorieusement.

Mon mari est ben malade,
 En grand danger de mourir,
 Il m'envoie dessus ces côtes,
 Pour cueillir des pomm's pour lui.
 La gingu' me prit gai, gai, gai,
 V'lâ qu'çâ m'prend
 Gai, gâinent.

Quand je fus dessus ces côtes, — J'entendis sonner
 pour lui ; — Je me j'tis à deux genoux, — Pour prier
Pater pour lui. — Je m'en r'vins à la maison, — Pour
 ensev'rir mon mari. — Quand je fus devers les yeux, —

J'avais peur qu'il me r'gardât. — Quand je fus devers le nez, — J'avais peur qu'il me sentît. — Quand je fus devers la bouche, — J'avais peur qu'il m'embrassât. — Quand je fus devers les mains, — J'avais peur qu'il me poignît. — Quand je fus devers les pieds, — J'avais peur qu'il gigotât.

La gingu' me r'prit, gai, gai, gai,
V'là qu'cà m'r'prend,
Gai, gaïment.

LA CHANSON DU VOLEUR.

C'est en passant près du moulin, — Qui dans son joli chaut disait : (bis)
Tic tic tac, tic tac tac, — Moi j'croyais qu'il disait :
Attrappe, attrappe, attrappe, — Et moi je m'ou foui, foui,
Et moi je m'en fouyais.

C'est en passant près d'une prairie, — Où les faucheurs fauchaient, (bis)
Et dans leur joli chant disaient : — Ah ! l'beau faucheur, ah ! l'beau fau-
[cheur!
Moi j'croyais qu'ils disaient : — Ah ! v'la le voleur, ah ! v'la le voleur !
Et moi je m'en foui, foui, — Et moi je m'eu fouyais.

C'est en passant près d'une église, — Où les chantres chantaient, (bis)
Et dans leur joli chant disaient : — Alleluia ! Alleluia !
Moi, j'croyais qu'ils disaient : — Ah ! le voilà ! ah ! le voilà !
Et moi je m'en foui, foui, — Et moi je m'en fouyais.

C'est en passant près d'un poulailier, — Où les poules chantaient, (bis)
Et dans leur joli chant disaient : — Cou-cou ricou, cou-cou ricou,
Moi j'croyais qu'elles disaient : — Coupons-y l'cou, coupons-y l'cou,
Et moi je m'en foui, foui, — Et moi je m'en fouyais.

Tout le monde connaît la chanson de la biche
“ Qui n'avait que deux dents,” les dégats qu'elle
commet “ Dans le clos de Myrand,” où elle mangea
une feuille “ Qui valait bien cent francs,” et un pied
d'échalotte “ Qui valait bien autant.” On se rappelle
encore qu'elle fut conduite par Myrand, “ Devant le
parlement,” pour y subir son procès. On n'a pas

oublié non plus les irrévérences qu'elle commit devant le juge et les assistants, le tout en l'honneur de M. Myrand.

Avec toute sa naïveté, cette chanson n'est rien moins qu'une critique des plus amères à l'adresse d'un mauvais plaideur et d'un chicanier.

La plupart des chansons qui suivent se trouvent dans nos recueils, surtout dans le "Chansonnier des Colléges :"

"C'est aujourd'hui la St. Michel." "Pierre Nicolas." "Quand le meunier revint du marché." "Ah! si mon moine voulait danser." "C'est un nommé Martin." "Mon père a fait bâtir maison, ah! ah! frit à l'huile." "Madame m'envoyait au marché." "Marie Puniçon." "Ils disent que j'aime les filles." "La bonne femme Cayer," et une foule d'autres.

CHANSONS DE VOYAGEURS.

Il y avait autrefois dans la colonie une classe d'hommes à part, célèbres par leurs voyages et leurs découvertes, et auxquels on donnait le nom de coureurs de bois. La race de ces hardis voyageurs se perpétue encore de nos jours dans cette pléiade d'hommes vigoureux, employés par la compagnie du Nord-Ouest et celle des Postes du Roi, il y a quelques années, et aujourd'hui aux gages de la compagnie de la Baie d'Hudson.

A cause de leur bravoure à toute épreuve et de leur force de résistance au froid, à la chaleur, aux

fatigues ; à cause surtout de leur habileté à se tirer des plus mauvais pas, et de leur honnêteté proverbiale, c'est à des Canadiens-Français que la noble compagnie confie de préférence la garde des postes les plus sauvages et les plus éloignés ; c'est à eux encore qu'échoient de préférence les longues excursions en canot d'écorce ou à travers la forêt. Malgré toute la haine qui semble l'inspirer contre tout ce qui est canadien-français, Washington Irving, dans son *Astoria*, n'a pu s'empêcher de rendre cette justice à ces braves voyageurs.

Dans cette classe il ne faut pas oublier de ranger, non plus, ces intrépides bûcherons, ces *hommes de cage*, aux sueurs et aux travaux desquels le Canada doit une grande partie de sa richesse. Ces derniers viennent surtout des paroisses qui avoisinent nos villes ; l'automne arrivé, ils quittent le toit paternel et s'enfoncent dans les forêts du Haut-Canada, aux gages de quelques riches spéculateurs. Il est digne de remarque encore que ces riches spéculateurs, bien qu'ordinairement d'origine anglaise, accordent pour ces rudes travaux une préférence marquée aux Canadiens-Français.

C'est vers la Saint Michel ou la Toussaint qu'a lieu ordinairement leur départ. Bien qu'ils ne doivent revenir au pays qu'au bout de plusieurs mois, néanmoins ce n'est pas eux qui encombrant de leurs malles les chemins de fer ou les bateaux : tout leur avoir est contenu dans un mouchoir de soie rouge, qu'ils portent à la main avec la plus grande aisance.

D'une bonne humeur à toute épreuve, d'une loquacité et d'une verve intarissables, ils chantent... et on les reconnaît au premier coup-d'œil, sur le tillac des bateaux à vapeur, vêtus bien souvent très à la légère, mais toujours fidèles à la ceinture rouge qui entoure leurs reins.

Les sept chansons suivantes, recueillies sous la dictée même de quelques-uns de ces voyageurs, sont celles qui ont le plus de vogue aujourd'hui parmi eux. Mais on ne saurait guère, à une simple lecture, se faire une idée du charme et de l'entrain de ces chansons. Il faut les entendre chanter, et par ces hommes mêmes, sur leurs *cages* ou dans leurs canots.

C'est dans la ville de Bytown, — Mon capitain' je rencontraï ;
Il a tiré son écritoire, — Du papier pour m'engager.
Hélas ! j'ai eu la promptitude, — Hélas ! je me s'ut engagé.

M'y promenant dedans la ville, — Ma maîtresse j'ai rencontrée ;
Et qu'a'vous donc jolie maîtresse, — Et qu'a'vous donc tant à pleurer ?
Et tout le monde dedans la ville — Dis'nt que vous êtes engagé.

Ceux qui vous ont dit çà, la belle, — Vous ont bien dit la vérité ;
Mais nous irons dans l'écurie, — Nous trouverons chevaux sellés ;
Mais les brides sont sur les selles, — Nos amours il faut nous quitter.

Quand vous serez dedans ces îles, — Mon cher amant, vous m'oubliez ;
Mais si vous fait's un long voyage, — Pensez-vous bien de m'épouser ?
En attendant de vos nouvelles, — Mon cher amant je languirai.

Pour t'épouser, charmante belle, — Tu ne m'en as jamais parlé ;
Mais tu y as fait la difficile, — Le plus souvent tu m'as refusé.
A présent j'en ai t'une autre — Qui y est ben plus à mon gré.

AUTRE.

Parmi les voyageurs, lui y a de bons enfants,
Et qui ne mangent guère, mais qui boivent souvent ;
Et la pipo à la bouche, et le verre à la main,
Ils disent : camarades, versez-moi du vin.

Lorsque nous faisons rout', la charge sur le dos,
 En disant : camarades, ah ! grand Dieu, qu'il fait chaud !
 Que la chaleur est grande ! il faut nous rafraîchir ;
 A la fin du voyage, on prendra du plaisir.

Ah ! bonjour donc, Nannon, ma charmante Lison,
 C'est-i toi, qui porte des sobliers si mignons :
 Garnis de rubans blancs, par derrière par devant,
 Ce sont des voyageurs, qui t'en ont fait présent.

AUTRE.

Ecoutez la chanson, — Que je vais vous chanter ;
 Une chanson nouvelle, — Nouvell'ment composée :
 Un soir dans un chantier, — Etant bien estropié,
 C'est par un vendredi, — J'ai bien manqué mourir.

Sans aucun sacrement, — Depuis bientôt deux ans !
 Malheur est arrivé, — Au chantier d'Abacis.
 Que le bon Dieu bénisse, — Le chantier d'Abacis,
 Où j'ai manqué mourir — Avant qu'il soit midi.

Si jamais je retourne — Au pays d'où je viens !
 Je promets au bon Dieu, — A la Très-Sainte Vierge,
 Qu'à mon arrivée, — Grand'messe sera chantée.
 Pour tous ces voyageurs, — Qui sont dans la misère,
 Grand Dieu, il faut le voir, — Le printemps et l'été,
 Tout du long de l'année.

Un homm' fait son devoir ; — Mais pourtant on le blesse.
 S'il perd une minute, — On vient le menacer :
 Qu'il va être chargé — D'un' piastre par journée.

AUTRE.

Salut à mon pays, — Après un' longue absence,
 De mes anciens amis, — O douce souvenance !
 Dans ce désert affreux, — Où malgré moi je nage,
 L'aurore des cieus — Vient bénir mon courage.

Refrain : Salut, Français, salut,
 Après un long séjour
 Le laurier sur mon front
 T'annonce mon retour.

Sur ses genoux tremblants, — Je vois ma bonne mère
 Sortir de sa chaumière, — Venir en chansonnant ;
 Et elle a reconnu — L'objet de sa tendresse.
 Mon fils est revenu — Pour calmer ma vieillesse.

AUTRE.

J'su t'un amant bien désolé — D'avoir perdu ma bien-aimée ;
 Oui, je l'ai perdue sans ressource — Jamais je prendrai d'amitié.

La bell' m'avait cent fois promis — Qu'ell' resterait toujours ici.
 A présent m'y voilà, — En arrière des autres.

Ma bell' m'avait cent fois promis — Qu'ell' resterait toujours ici.
 Lorsqu'ell' me quitte pour un autre — A présent m'y voilà en arrière
 [des autres.]

AUTRE.

Nous étions trois soldats, — Du régiment passé,
 Pour l'amour d'une fille, — Nous avons déserté,
 Mon faluron d'ondaine, — Mon faluron donné.

Dans mon chemin rencontre — La mariée chaussée.

Beau soldat, beau soldat, — Montre-moi ton congé.

Le congé que je porte — Il est dessous mes pieds.

L'ont pris, l'ont emmene, — Aux prisons enchainé.

Il y fut six semaines, — Sans être interrogé.

Au bout de la septième — Son procès fut jugé.

Il fut jugé à pendre, — A pendre et étrangler.

Aux quat' coins de la ville, — Au milieu du marché.

Quand fut sur la potence, — Il demande à parler.

AUTRE.

Voilà les voyageurs qu' arrivent, (bis)
 Bien mal chaussés, bien mal vêtus,
 Pauvre soldat, d'où reviens-tu ?

Madam', je reviens de la guerre (bis)
 Madam', tirez-nous du vin blanc,
 Les voyageurs boiv'nt sans argent.

Les voyageurs s' sont mi t'à table, (bis)
 Ils s' sont mi t'à boire, à chanter,
 Et l'hôtesso s'est mi t'à pleurer.

Ah ! qu'avez-vous, jolie hôtesse ? (bis)
 Regrettez-vous votre vin blanc ?
 Les voyageurs boiv'nt sans argent.

C' n'est pas mon vin que je regrette, (bis)
 C'est la chanson que vous chantez,
 Mon défunt mari la savait.

J'ai t'un mari dans le voyage, (bis)
 Y a ben sept ans qu'il est parti,
 Je crois que c'est lui qu' est ici.

Ah ! taisez-vous, méchante femme, (bis)
 Je n'vous ai laissé qu'un enfant,
 En voilà quatr' dès à présent.

J'ai donc reçu de fausses lettres (bis)
 Que vous étiez mort, enterré,
 Aussi je me suis mariée.

Picriche Falcon, que j'ai l'honneur de présenter à mes lecteurs, est le poète et le chanteur de la Rivière-Rouge. Il était un des héros de ces combats que les Bois-Brûlés ont eu à soutenir en 1816, contre les gens du *Milord*,* Les deux chansons qu'on va lire, sont dues à sa verve féconde, et destinées à perpétuer le souvenir de " La Gloire des Bois-Brûlés."

Voulez-vous écouter chanter, } Bis.
 Une chanson de vérité :
 Le dix-neuf de Juin, la bande des Bois-Brûlés,
 Sont arrivés comme de braves guerriers.

En arrivant à la grenouillère,
 Nous avons fait trois prisonniers :
 Trois prisonniers des Arkany, †
 Qui sont ici pour piller notre pays.

Etant sur le point de débarquer,
 Deux de nos gens se sont écriés :
 Deux de nos gens se sont écriés :
 Voilà l'anglais qui vient nous attaquer.

* Lord Selkirk. — † Habitants des îles Orkneys.

Tout aussitôt nous avons déviré,
 Nous avons été les rencontrer :
 J'avons cerné la bande des grenadiers,
 Ils sont immobiles, ils sont tous démontés.

J'avons agi comme des gens d'honneur,
 J'avons envoyé un ambassadeur :
 Le gouverneur, voulez-vous arrêter
 Un petit moment, nous voulons vous parler ?

Le gouverneur qui est enragé,
 Il dit à ses soldats : tirez.
 Le premier coup c'est l'anglais qui a tiré,
 L'ambassadeur ils ont manqué tuer.

Le gouverneur qui se croit empereur,
 Il veut agir avec rigueur :
 Le gouverneur qui se croit empereur,
 A son malheur, agit trop de rigueur.

Ayant vu passer tous ces Bois-Brûlés,
 Il a parti pour les épouvanter :
 Etant parti pour les épouvanter :
 Il s'est trompé, il s'est bien fait tuer.

Il s'est bien fait tuer
 Quantité de ses grenadiers ;
 J'avons tué presque toute son armée,
 Quatre ou cinq se sont sauvés.

Si vous aviez vu tous ces Anglais,
 Tous ces Bois-Brûlés après,
 De butte en butte les Anglais culbutaient,
 Les Bois-Brûlés jetaient des cris de joie.

Qui en a composé la chanson,
 Pierriche Falcon, ce bon garçon.
 Elle a été faite et composée
 Sur la victoire que nous avons gagnée.

OU :

Elle a été faite et composée,
 Chantons la gloire des Bois-Brûlés.

AUTRE CHANSON DU MÊME.

C'est à la Rivière Rouge,
 Nouvelles sont arrivées,
 Un général d'armée
 Qui vient pour engager.

Il vient pour engager
 Beaucoup de Bois-Brûlés,
 Il vient pour engager,
 Et n'a point d'quoi payer.

Il dit qu'il veut emm'ner
 Beaucoup de Bois-Brûlés ;
 Ils sont en renommée
 Pour de braves guerriers.

Vous, monsieur Cuthbert Grant,
 Maître du régiment,
 Mes épauettes d'argent,
 Je vous en fais présent.

Moi, général Dickson,
 Je cherche ma couronne,
 Je cherche ma couronne
 Chez messieurs les Espagnols.

Villes du Mexico,
 Beaucoup de généraux,
 Aussi des canonuiers
 Qui vont vous couronner.

Adieu, mes officiers,
 Vous m'avez tous laissé.
 On marqu'ra sur papier
 Dickson pauvre guerrier.

Bourgeois de compagnie,
 Je dois remercier
 De me faire ramener
 Au fort de McKenzie.

Je dois vous remercier,
 Puisque avec vos deniers
 J'ai pu me faire guider
 Par deux Bois-Brûlés.

Qui en a fait la chanson ?
 Un poète du canton ;
 Au bout de la chanson,
 Nous vous le nommerons.

Un jour étant à table,
 A boire et à chanter,
 A chanter tout au long
 La nouvelle chanson.

Amis, buvons, trinquons,
 Saluons la chanson
 De Pierriche Falcon,
 Ce faiseur de chansons.

On connaît la belle légende de Cadieux, et la complainte que ce célèbre voyageur est supposé avoir composée avant sa mort. Voici une variante de cette complainte qui vient de la Rivière Rouge :

Petits oiseaux, dedans vos charmants nids,
 Vous qui chantez pendant que je gémis,
 Si j'avais des ailes comme vous,
 Je vivrais content avant qu'il fut jour.

Rosignolet, va dire à ma maîtresse,
 Que de mon cœur engagé, je la laisse,
 Que de mon cœur engagé, je la laisse ;
 Que désormais elle ne penso plus à moi.

Par un beau jour m'en allant à la chasse,
 Pensant toujours à mes chers camarades,
 Je me suis dit, hélas ! sont-ils noyés,
 Ou les Iroquois les ont-ils tués.

Un autre jour, revenant de la chasse,
 J'ai aperçu une petite boucane ;
 Je me suis dit : ah ! grand Dieu ! qu'est-ce que ceci,
 Les Iroquois ont-ils pris mon logis ?

Tout aussitôt je fus en embuscade,
 Pour reconnaître ces visages ;
 Je crus connaître trois visages français,
 Qui me causa une très-grande joie.

Un loup hurlant tout près de ma cabane :
 Il me disait : je sens ton corps qui est malade ;
 Je lui ai dit : retire-toi d'ici,
 Car sur ma foi, je percerai ton habit.

Va-t-en lâ-haut, là-bas sur ces montagnes,
 Tu trouveras des tripes, aussi des os,
 Tu trouveras des tripes, aussi des os ;
 Mange ton saoul, et laisse-moi en repos.

Tous ces corbeaux qui vont à l'aventure,
Toujours cherchant une herbe de nature,
Je leur ai dit : mangeurs de chair-humaine,
Allez ailleurs chercher un autre corps que le mien.

C'est aujourd'hui que le monde j'abandonne,
Je n'ai recours qu'à vous, Sauveur des hommes ;
Ah ! Sainte-Vierge, ne m'abandonnez pas,
Permettez-moi que je me rende entre vos bras.

Enfin, voici une dernière chanson de voyageurs
dont il ne faut rien perdre, et qui jouit d'une très-
grande vogue parmi les gens des *pays d'en haut*.

Quand un chrétien se détermine
A voyager,
Faut bien penser qu'il se destine
A des dangers.
Mille fois à ses yeux la mort
Par son image,
Mille fois il maudit son sort
Dans le cours du voyage.

Ami, veux-tu voyager sur l'onde — De tous les
vents ? — Les flots et la tempête grondent — Cruelle-
ment. — Les vagues changent tous les jours, — Et il est
écrit : — Que l'image de ton retour — Est l'image de ta
vie.

Quand tu seras sur ces traverses, — Pauvre affligé, —
Un coup de vent vient qui t'exerce — Avec danger. —
Prenant et poussant ton aviron — Contre la lame, — Tu
es ici près du démon, — Qui guette ta pauvre âme.

Quand tu seras sur le rivage, — Las de nager, — Si
tu veux faire un bon usage — De ce danger, — Va prier
Dieu dévotement, — Avec Marie. — Mais promets-lui
sincèrement — De réformer ta vie.

Si, le soir, l'essaim de mouches — Pique trop fort, —
Dans un berceau tu te couches, — Pense à la mort. —
Apprends que ce petit berceau — Te fait comprendre —
Que c'est l'image du tombeau, — Où ton corps doit se
rendre.

Si les maringouins te réveillent — De leurs chansons, — Ou te chatouillent l'oreille — De leurs ajguillons. — Apprends, cher voyageur, alors, — Que c'est le diable — Qui chante tout autour de ton corps — Pour avoir ta pauvre âme.

Quand tu seras dans ces rapides — Très-dangereux, — Ah ! prie la Vierge Marie, — Fais-lui des vœux. — Alors lance-toi dans ces flots — Avec hardiesse, — Et puis dirige ton canot — Avec beaucoup d'adresse.

Quand tu seras dans les portages, — Pauvre engagé, — Les sueurs te couleront du visage, — Pauvre affligé. — Loin de jurer, si tu me crois, — Dans ta colère, — Pense à Jésus portant sa croix, — Il a monté au Calvaire.

Ami, veux-tu marcher par terre, — Dans ces grands bois, — Les sauvages te feront la guerre, — En vrais sournois. — Si tu veux braver leur fureur, — Sans plus attendre, — Prie alors de tout ton cœur, — Ton ange de te défendre.

V

LES DANSES RONDES.

La danse ronde, avec le reel, le menuet, le fidreel, le casse-reel et les *arlepapes* (hornpipes, danse écossaise) étaient naguère très en vogue dans nos campagnes. Aujourd'hui, les noms mêmes de la plupart de ces danses sont à peine connus de la génération qui s'élève, à l'exception toutefois de la première, que les enfants ont retenue parmi leurs amusements de l'hiver.

Nos amusements de l'hiver ! Voilà quatre mots qui ont le privilège de résonner d'une manière bien singulière aux oreilles d'un grand nombre d'étrangers dont l'épiderme frileux se crispe involontairement aux seuls mots de neige et de glaçons. Pourtant, il faut bien en prendre son parti, car notre hiver a des

charmes si réels, que nous l'avons choisi, et avec raison, pour l'époque de nos fêtes et de nos réjouissances. C'est alors que dans nos villes, les salons se rouvrent, que les pique-niques s'organisent. Est-il rien de gai, par exemple, comme le tableau de ces luxueux équipages qui circulent alors dans nos rues, et vont porter la joie et l'animation dans les environs si pittoresques de nos villes ? De tous côtés, l'oreille n'entend que le bruyant carillon de milliers de clochettes, que nos nobles chevaux canadiens agitent à leur cou avec tant de fierté. Partout, sur la route, les arbres s'inclinent sous le frimas qui les recouvre, et à leurs rameaux scintillent des milliers de diamants. Comme le ciel est bleu ! comme l'air est pur et serein ! comme il est vivifiant et salubre ce froid piquant, mais agréable, contre l'âpreté duquel nous protégent les riches dépouilles de la martre, de la loutre et du vison, et dont le contact n'a d'autre résultat que de ramener le sang et la vie sur les joues les plus pâles et les plus étiolées.

De ces plaisirs recherchés de nos villes, passons aux amusements plus simples, mais dont le tableau n'est pas moins animé, de nos campagnes.

C'est aujourd'hui dimanche, et de temps immémorial, à chaque dimanche que Dieu amène, tous les enfants se réunissent chez le père François.... Il fait un froid à pierre fendre : pourtant, au dire des gens, il ne fait qu'un temps sec. La bise fouette les grands peupliers du jardin, et leurs branches sèches et roidies par les glaçons font entendre un sifflement

aigu. Les traîneaux glissent avec rapidité sur la neige durcie, et de l'acier de leurs lisses s'échappe un grincement particulier : c'est la neige qui crie, disent les habitants de nos campagnes, dans leur langage imagé. De temps à autres, une étincelle brillante se détache sous les pieds des chevaux.

Un mugissement vague, sourd, indéfinissable dans sa grandiose splendeur, s'élève du grand fleuve, sur lequel roulent en s'entrechoquant d'énormes glaçons. Parfois, la lune se dégage des gros nuages opalins qui la voilent, et répand à flots une clarté brillante, qui, reflétée par la neige, nous donne le spectacle enchanteur d'une de ces nuits incomparables par leur beauté et leur éclat : éclat tout-à-fait étranger aux nuits des climats tempérés, dont les hivers ternes et maussades ne se manifestent que par des averses imprévues, quelques atômes de neige pourrie, et un froid insignifiant, dont se moque à bon droit le mercure immobile du thermomètre. C'est plutôt un demi-jour que la nuit : et cette expression est si peu exagérée, qu'avec des yeux d'une force même ordinaire on peut lire en plein air avec aisance.

Cependant, pour la septième fois déjà depuis une heure, la porte du tambour vient de rouler sur ses gonds et de livrer passage aux derniers invités du père François. Le retard de ces derniers commençait vraiment à inspirer quelques légères inquiétudes. Les chevaux, par hasard, se seraient-ils embourbés ? La cariole aurait-elle versé ? Pourtant, grâce au zèle du nouveau sous-voyer que la paroisse vient d'élire à

l'unanimité, les chemins sont dans un bon entretien depuis une quinzaine. Les bancs de neige et les cahots ont été pelletés, et le chemin du roi, qui, il n'y a pas encore longtemps, était pentueux et coupé en tous sens, est aujourd'hui partout égal comme ici dedans. Du reste, des balises partout, et puis il fait clair comme dans le jour.

L'arrivée du dernier des fils du père François et de sa septième bru ne manque donc pas de calmer aussitôt les légères inquiétudes de l'heureuse réunion de famille, et après les chaudes poignées de main d'usage, tous deux vont se débarrasser de leur pesant costume d'hiver. Le premier est enveloppé d'un long *capot de peau de cariole*, (capote de peau de buffle), retenu à la taille par une ceinture rouge fléchéc. Sur sa tête, il porte un volumineux casque de peau d'astracan ou de mouton. Ses pieds sont chaussés de bottines de drap bien chaudes, ou de souliers de peau d'orignal, article indispensable pour la grande toilette du dimanche, que complète honorablement un pantalon d'étoffe grise du pays.

Quant à sa compagne, un épais manteau de drap la recouvre depuis le cou jusqu'aux pieds : et sa tête est protégée contre les rigueurs du froid par une de ces coiffures antiques, désignées sous le nom de *grosse-tête* ou de *tarèse*.

On voit donc là réunis, premièrement les deux aïeux qui portent encore avec aisance leurs soixante-dix ou quatre-vingts ans ; puis, les fils, les filles, les gendres et les brus de la maison, sans compter les

petits enfants représentés par une vingtaine de marmots, auxquels on a promis depuis longtemps une semblable fête, à la condition expresse qu'ils fussent des enfants bien sages.

Cependant, une conversation des plus intéressantes ne tarde pas à s'engager. En premier lieu, viennent des commentaires sur le sermon du jour et les instructions nouvelles de M. le curé. De là, aux recommandations aux prières, et aux nouvelles publications de mariage il n'y a, comme on sait, qu'un pas. Ce dernier item paraît éveiller au plus haut degré l'attention de tout le monde—des deux dernières grandes filles de la maison surtout, qui, couronnées de leurs dix-huit ans, soupirent depuis quelques temps déjà après les douceurs de l'hyménée. On suppute avec un soin minutieux, d'après la teneur des *donaisons*, testaments, hypothèques, la valeur respective des futurs conjoints. On n'oublie pas non plus leurs qualités morales, bonnes ou mauvaises : toutes considérations, qui les rangent irrévocablement dans la classe des bons ou des mauvais partis, suivant une foule de circonstances atténuantes.

Dès que la conversation commence à languir, on dresse les tables pour le jeu de cartes. On les recouvre de tapis (car il ne faut pas jouer sur son cerueil), et çà et là s'élèvent des pyramides de pommes ou des monceaux de noisettes. Et puis commencent les combinaisons les plus hasardées, les spéculations les plus aventureuses sur la petite brisque, le brelan ou le gros major. Et il faut entendre les éclats de

rire homériques, qui saluent une malencontreuse vilaine ou le redoutable grelot.

Tot capita, quot sensus. Bien que vieux de deux mille ans, ces mots du poète latin trouvent parfaitement leur application dans ce jeune couple; qui, assis sur un coffre bleu, dans l'embrasure d'une fenêtre, a l'air de se demander, et avec beaucoup de raison comment il se peut faire que des gens sensés s'amusent à de semblables bagatelles, quand il y a une manière si intéressante de passer son temps. A la chevelure lisse et soignée du jeune homme, à sa cravate rouge, nouée par une boucle énorme, à sa chaîne de cuivre doré, ornée d'un énorme cachet, d'une pièce blanche de six sous, de deux pièces de quinze sous, on reconnaît le cavalier qui s'est mis faraud pour la circonstance. La mise tout-à-fait coquette et même un peu recherchée de l'agaçante brunette, au type tout français, dont les joues prennent la couleur du carmin sous les regards meurtriers du jeune homme, indique suffisamment qu'elle est sa prétendue.

De leur côté, pourtant, les enfants ne restent pas inactifs. Rangés en cercle autour des tables de jeux, ils se livrent, avec les levées des joueurs et les basses cartes, à des combinaisons qui peuvent bien avoir un certain mérite à leurs yeux, mais qui finissent par embrouiller tellement le jeu des grandes personnes, qu'on commence à songer sérieusement à se débarrasser de leur présence. De ce soin se chargeant, avec beaucoup de grâce, les deux aïeux.

L'aïeule, d'abord, les attire à elle d'une manière

irrésistible, à l'aide de quelques dragées et autres bonbons, restes précieux des étrennes du jour de l'an passé ; tandis que le grand-père les dispose en cercle pour la danse-ronde. Les *engagés*, les *engagères* de la maison se mettent de la partie ; la plus jeune des petites filles est placée au centre du cercle, et tous, se tenant par la main, tournent alternativement à gauche ou à droite, et dansent en chantant :

Dans ma main droite je tiens rosier,
 Dans ma main droite je tiens rosier,
 Et qui fleurit, ma lon lon la,
 Et qui fleurit au mois de mai.

Entrez en danse joli rosier,
 Entrez en danse joli rosier,
 Et embrassez, ma lon lon la,
 Et embrassez qui vous plaira.

Malheureusement, l'époque à laquelle je jouais mon rôle d'acteur dans ces fêtes est déjà si éloignée, que ma mémoire ne me fournit que ces deux couplets.

Comme après cet exercice un peu violent, les joyeux enfants semblent un peu fatigués, on décide d'un commun accord de prendre quelques instants de repos : ce à quoi tout le monde se résigne avec bonheur à la voix de l'aïeul, qui vient d'annoncer une bonne fortune : il va conter un conte. On l'entoure, on se presse autour de lui, et les plus jeunes des petits-enfants, qui sont toujours les privilégiés des grands-papas, trouvent naturellement place sur ses genoux. Alors commence le récit émouvant d'une de ces merveilleuses épopées que tout le monde con-

naît et qui débutent invariablement par ces mots :
“ Il y avait une fois un homme et pis une femme, etc.”

Rien d'amusant pour les enfants comme ces contes, dont la plupart se distinguent par leur bon côté moral ; aussi y en a-t-il une variété infinie. Quelques-uns se recommandent à l'attention des auditeurs par des tours d'imagination d'une force incroyable : ce sont des arbres qui se livrent à de longues élucubrations oratoires, absolument comme dans la Jérusalem Délivrée ; ou bien des animaux, le plus souvent monstrueux, et à plusieurs têtes, qui se permettent de donner des leçons de philosophie que ne dé-savourerait pas un Aristote. Il en est un certain nombre aussi qui ne sont que trop propres, malheureusement, à frapper de terreur l'imagination des enfants : histoires de loups-garous, de morts, de revenants enveloppés de grands linceuls blancs, sans oublier le cercueil traditionnel, qui apparaissent au milieu du chemin, pendant les nuits sombres, ou viennent troubler votre sommeil. Ces derniers, évidemment, sont très-répréhensibles, vu qu'ils inspirent aux enfants des terreurs chimériques, dont ils ne peuvent plus se débarrasser par la suite, même lorsqu'ils sont devenus hommes.

Afin de varier les amusements autant que possible, on intercale ensuite dans le programme quelques jeux, comme le *calli mailla*, la belle bergère, la chaise honteuse, etc., etc., qui vous forcent à donner et à retirer des gages, aux grands éclats de rire, parfois, de tous les assistants ; et on termine le tout par

de nouvelles rondes, telles que "Le Nicque du Lièvre," "Le Clairon du roi, Mesdames," "Qui veut manger du Lièvre," etc. Je me contenterai de décrire cette dernière.

On dispose deux chaises, l'une vis-à-vis de l'autre, et à une distance de quelques pieds. Sur ces deux chaises deux personnes vont s'asseoir. Derrière les chaises deux danseurs prennent place, et alors c'est une course au clocher, dans laquelle un des danseurs tâche d'atteindre, de toucher l'autre. Pendant ce temps l'on chante :

Qui veut manger du lièvre, — N'a qu'à courir après.
Cours après le lièvre — Et attrappe-le bien.
A-t-on jamais vu — Courir, tant courir,
A-t-on jamais vu — Courir si menu.

C'est mon ami que je veux, — Je n'en veux point d'autres;
C'est mon ami que je veux, — Courons tous les deux.
Accorde, accorde, accorde, — Accorde sur le champ;
Si tu n'accordes pas, — Le lièvr' gagn'ra le bois.

La belle, en vous aimant, — Perdrai-je mes peines,
La belle, en vous aimant, — Perdrai-je mon temps.

AUTRE.

J'ai trouvé le nicque du lièvre,
Mais le lièvr' n'y était pas;
Le matin quand il se lève,
Il emporte le lit, les draps,
Sautons, dansons,
Bell' bergère entrez en danse
Et embrassez qui vous plaira.

Nulla part, dans les ouvrages français, il n'est fait mention de ces jolies rondes et chansons. Encore une fois serait-ce dans la Nouvelle-France qu'il faudrait retrouver l'Ancienne ?

Enfin, dix heures viennent de sonner : il faut songer au retour. Mais auparavant voilà qu'une nappe blanche, de la plus fine toile du pays, sort de la lingerie ; voilà que la vaisselle bleue (cette vaisselle bleue, avec dessins chinois, que j'ai revue un jour avec tant d'émotion à la *Porta Rossa* de Florence), voilà, dis-je, que la vaisselle bleue sort du buffet. Une odeur douce et agréable vient frapper l'odorat des invités, et quelques plats remplis de neige se dirigent du côté de la cuisine. C'est la tire ! N'en parlons pas, puisque nous ne sommes pas de la fête.

VI

CHANSONS D'ENFANTS.

Enfin, dans cette étude si incomplète sur nos chansons populaires, comment pourrais-je passer sous silence ces chants simples et naïfs dont les petits enfants sont si friands et aux accents desquels nous avons tous été bercés sur les genoux de nos mères et de nos grands-mères ?

Ces mélodies remontent à la plus haute antiquité, et Platon recommandait particulièrement aux nourrices de les chanter souvent. Chez les anciens Grecs elles s'appelaient *la la*. Les Grecs modernes ont le *Nannarisma*, les Italiens le *Nanna*. Chez les Anglais, on les appelle *Nursery Rhymes* ou *Lullaby*.

Entre autres échantillons, M. Champfleury nous donne le suivant :

J'ai vu une anguille—Qui coiffait sa fille.

J'ai vu un gros rat,—Le chapeau sous le bras.

C'est un grand bonheur pour moi que de pouvoir venir au secours de M. Champfleury, et de lui donner dans toute leur pureté primitive, deux couplets de cette chanson qu'il estropie grièvement et que connaissent toutes les mères canadiennes :

Ah ! j'ai vu, j'ai vu,—Compèr' qu'as-tu vu ?
 J'ai vu une anguille—Qui coiffait sa fille,
 Pour la marier, laridé,—Pour la marier.

Ah ! j'ai vu, j'ai vu,—Compèr' qu'as-tu vu ?
 J'ai vu trois belles vaches—Qui dansaient sur la glace,
 En plein cœur d'été, laridé,—En plein cœur d'été, laridé.

En voici une autre qui est d'une berceuse alsacienne :

Une poule et un coq,—Le sermon commence.
 Une vache et un veau,—Le sermon est à moitié.
 Un chat et une souris,—Le sermon est fini :
 Voilà une souris qui se sauve, etc.

“ Il ne faut pas,” dit M. Champfleury, “ demander aux nourrices qui composent ces chansons, autre chose que ce qu'elles peuvent donner ; mais dans l'amour qu'elles portent aux enfants, elles trouvent de singulières associations de mots, sans lien apparent, qui frappent le nouveau né et savent endormir ses souffrances.”

Quel ne sera pas l'étonnement de mes lecteurs, lorsqu'ils apprendront que nulle part, dans aucun recueil français, il n'est dit un seul mot, pas un seul, de la “ Poulette grise,” ni de “ A cheval, sur la queue d'un orignal ?” Pourtant, ces chants ont bien une origine française, et il y a mille à parier contre un que plus d'un des so'dats de Turenne et de Condé

les savait par cœur. Il entra dans les destinées du "Foyer Canadien" de les tirer de l'oubli et de les transmettre à la postérité la plus reculée ! Quant à nous, leur lecture ne manquera pas de faire repasser devant nos yeux les tableaux si riants et si frais de notre première enfance.

C'est la poulette grise,—Qu'a pondu dans l'église :
Elle a pond un beau p'tit coco,—Pour son petit qui va fair' dodo,
Dadiche, dado.

C'est la poulette noire,—Qu'a pondu dans l'armoire :
Elle a pond, etc.

C'est la poulette jaune,—Qu'a pondu dans les aulnes :
Elle a pond, etc.

Et ainsi de suite des poulettes de toutes les nuances et de toutes les couleurs.

A cheval, sur la queue d'un orignal,
A Paris, sur la queue d'un p'tit cheval gris,
P'tit trot, gros trot, p'tit galop, gros galop, etc.

A Rouen, sur la queue d'un p'tit cheval blanc, etc.
A Versailles, sur la queue d'un cheval de paille, etc., etc.

On comprend que le rythme et la tournure de cette chanson sont propres à exciter la verve des nourrices. Aussi, une bonne de Québec a-t-elle cru devoir ajouter :

A Québec, sur la queue d'une belette ! ! . . .

Je lui en laisse toute la responsabilité.

F. A. H. LARUE.

(L'étude sur les "Chansons Historiques" paraîtra plus tard.)

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGE.
PROSPECTUS.....	5
ALFRED GARNEAU :	
ASSIS SUR L'HERBE, (Poésie).....	11
A UNE JEUNE FILLE, (Poésie).....	13
J. AUGER :	
MES PREMIERS VERS, (Sonnet).....	14
L'ABBÉ CHARLES TRUDELLE :	
LES BOIS-FRANCS—Prologue.....	15
La découverte.....	17
Privations et souffrances.....	25
Consolations.....	33
Somerset.....	37
Deux victimes.....	42
Les deux plus grands obstacles.....	48
Conclusion.....	53
CH. DE OAZES :	
LA TEMPÊTE, (Poésie).....	58
Mme. P. L. :	
SOUVENIR.....	61
L.-P. LEMAY :	
LE SOMMEIL DE L'ENFANT, (Poésie).....	65
J.-M. LE MOINE :	
L'OISEAU BLEU.....	68

J.-B.-A. FERLAND, P^{TRE} :

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR MONSIEUR JOSEPH OCTAVE PLESSIS, ÉVÊQUE DE QUÉBEC.....	70
PREMIÈRE PARTIE.—I. Naissance de J. O. Plessis—Sa famille—Enfance et premières études—Le père Lucette et son martinet.....	71
II. Etudes au collège de Montréal—Travail à la forge—Le petit séminaire de Québec—Un voyage d'écoliers	77
III. Vocation—Entrée dans l'état ecclésiastique—Professorat—M. Plessis est nommé secrétaire du diocèse—Sa prêtrise.....	83
IV. M. Plessis est nommé curé de Québec	89
V. Mort de Monsieur Briand—M. Plessis prononce son oraison funèbre.....	97
SECONDE PARTIE.—I. M. Plessis nommé coadjuteur de l'évêque de Québec—Lettres du duc de Kent—Société ecclésiastique de Saint-Michel—Expédition des Bulles retardée—Sacré de M. Plessis—Mort de Mgr. Denaut—Installation—M. B. C. Panet.....	102
II. Mandement d'entrée—Projet de diviser le diocèse de Québec—M. Alexandre MacDonell—Incendie et rétablissement du couvent des Ursulines aux Trois-Rivières—M. Burke, curé de Halifax, essaie d'y établir un collège catholique—Collège de Nicolet.....	109
III. Etat du diocèse de Québec—La suprématie—Premiers gouverneurs anglais, amis des évêques—Sir Robert Shore Milnes—Institution Royale—M. Ryland—Projets contre la liberté du clergé catholique—Lord Castlereagh	119
IV. Arrivée de Sir James Craig—Mesures arbitraires—Saisie des presses du <i>Canadien</i> —Emprisonnements—Proclamation—Soupçons contre la loyauté de l'évêque.....	133
V. M. Ryland est envoyé en Angleterre—Objet de sa mission—Accusation portée contre l'évêque de Québec—Dispositions des ministres—Robert Peel—Entretien du gouverneur avec Mgr. Plessis—Départ de Sir James Craig—Missions du golfe Saint-Laurent	142
VI. Sir George Prevost—Mémoire sur l'église du Canada.....	154
VII. Guerre américaine—Services rendus par le clergé et les miliciens du Canada—Lettres de lord Bathurst—Le titre d'évêque catholique	

- romain de Québec reconnu dans les actes publics—Départ de sir George Prevost—Sir Gordon Drummond—Voyages de l'évêque de Québec dans la Nouvelle-Ecosse et le Haut-Canada—Il est nommé conseiller législatif. . . 163
- VIII. Règlement de vic—Occupations journalières—Correspondance—Portrait—Rapports avec son clergé—Amis—Gaité. 177
- IX. Elèves du grand séminaire—Jeunes prêtres—Respect général pour l'évêque de Québec—Visites épiscopales—Collège de Saint-Hyacinthe—Eglise et petit collège du faubourg Saint-Roch 191
- X. Projet de diviser le diocèse de Québec—M. Alexandre MacDonell—Nouvelle-Ecosse érigée en vicariat apostolique—Le Haut-Canada et le Nouveau-Brunswick soumis à des évêques auxiliaires—Territoire du Nord-Ouest—Lettre du Lord Selkirk—Départ de MM. Provencher et Dumoulin pour la Rivière-Rouge—Etablissement d'une mission—Mgr. Plessis se décide à passer en Europe—Motifs de son voyage—Biens du séminaire de Montréal—M. Lartigue. 201
- TROISIÈME PARTIE—I. Arrivée de Mgr. Plessis à Liverpool—Il apprend qu'il a été nommé archevêque—Sir John Sherbrooke—Londres—L'évêque Poynter—Trois mémoires présentés à lord Bathurst—Cirencester—Visite à lord Bathurst—Arrangements pour la division du diocèse de Québec 216
- II. Caiais—L'Angleterre et la France—MM. Desjardins—Paris—Lyon—Le Cardinal Fesch—Prêtres savoisiens—Piémont—Turin—Mezzofante—Prière des Hurons à Lorette 231
- III. Rome—Le pape et les cardinaux—Bulles de messieurs Lartigue et Provencher—Départ de Rome—Turin—Comte Joseph de Maistre—L'abbé Gazel—Lyon—De Roanne à Orléans—Messas—Paris—M. Mermet—Départ. 245
- IV. Perplexités de M. Lartigue—George IV—Départ pour l'Amérique—Arrivée à New-York—Philadelphie—Baltimore—Présentation, à Montréal, de M. Lartigue—Lettre de M. Emery—Passage à Nicolet—Députation des citoyens de Québec envoyée jusqu'à Trois-Rivières—Arrivée triomphale à Québec—*Te Deum* d'actions de grâces. 262
- V. Inquiétudes au sujet de nouveaux changements—Hésitations de M. Lartigue—Décision

de Rome—Consécration de Mgrs. Lartigue, MacDonell, MacEachern, Provencher—Mgr. Lartigue se retire à l'Hôtel-Dieu de Montréal—Mandement de Mgr. Plessis—La <i>Gazette</i> de Québec—Difficultés suscitées à Mgr. Lartigue	278
VI. Charité de Mgr. Plessis envers les émigrés irlandais—La loi de 1801 sur les écoles—Lettre d'un ancien curé—Tentatives infructueuses pour obtenir une loi plus équitable sur les écoles—Lettres à Mgr. Poynter et au secrétaire des colonies—Réponse de lord Bathurst—La question des subsides—Seconde visite dans le district de Gaspé—Suite des contestations dans le district de Montréal—Mandement—Abolition de la fête du <i>sacerdote</i> .	280
VII. Conspiration pour unir le Haut et le Bas-Canada—Lettre à Sir John Sherbrooke—Protestation des Canadiens—MM. Papineau et Neilson députés en Angleterre—Félicitations et avis de Mgr. Plessis à M. Papineau, succès des Canadiens—Patriotisme de Mgr. Plessis—Absence de Mgr. MacDonell—Infirmités—M. Doucet—La pensée de la mort—Maladie et mort—Consternation générale—Funérailles—Eloges et regrets du souverain Pontife et des cardinaux, de Mgr. Poynter, de lord Dalhousie—Épître en vers de M. Mermet.....	297
NOTES ET RECTIFICATIONS.....	313
A. SOULARD :	
L'EXPÉRIENCE, (Poésie).....	319
F.-A.-H. LARUE :	
LES CHANSONS POPULAIRES.....	321

R A P P O R T

Des Directeurs du FOYER CANADIEN, pour l'année 1863.

Nos lecteurs verront par le Compte-Rendu du Gérant que le nombre des abonnés du *Foyer Canadien* était, au 10 Octobre, de 2413, et que la somme en Caisse était de \$57.00, outre environ 550 exemplaires du premier volume du *Foyer* dont les Directeurs disposeront de la manière la plus avantageuse.

Ce succès nous permet d'offrir à nos abonnés de 1864 un second volume de prime, qui est déjà prêt et qui se compose de morceaux choisis, en vers et en prose, de plusieurs de nos meilleurs littérateurs canadiens; ce sera le deuxième volume de *La Littérature Canadienne*.

On verra aussi, que, grâce à l'espèce d'association formée par nos abonnés et à la modique contribution fournie par chacun d'eux, nous avons pu imprimer durant l'année plus de 10,000 volumes de littérature canadienne, dont la plus grande partie est déjà en circulation parmi les diverses classes de notre population. Chaque nouvel abonné, tout en profitant personnellement, travaille au progrès de la littérature nationale, en augmentant les ressources de la Direction du *Foyer Canadien*.

Nous ne devons pas manquer cette occasion d'offrir aux Imprimeurs du *Foyer Canadien* nos remerciements pour la libéralité dont ils ont fait preuve; nous devons aussi des remerciements particuliers à M. Geo. Desbarats, junior, qui a bien voulu remplir gratuitement, pendant la plus grande partie de l'année, les fonctions de Gérant, et qui consent encore à se charger de cette tâche pour l'année qui va commencer.

Conformément aux promesses faites dans notre prospectus, nous continuerons à administrer le *Foyer Canadien* dans l'intérêt seul des abonnés. Nous ne changerons rien au mode de publication du Recueil, si ce n'est en un seul point: nous nous réservons le droit de publier à l'avenir, par deux, trois, quatre livraisons à la fois, suivant que les auteurs le jugeront convenable; nous aurons le soin d'informer chaque fois nos abonnés de l'époque à laquelle paraîtra la livraison suivante. Ce changement a été adopté après mûre délibération.

Ceux qui désireraient de plus amples renseignements peuvent consulter l'avis publié sur le couvert de la présente livraison.

LES DIRECTEURS DU *Foyer Canadien*.

Bureaux du *Foyer Canadien*,
Québec, 31 Octobre 1863.

COMPTE-RENDU

Des opérations du FOYER CANADIEN, pour l'année 1863.
1863.

Oct. 10	A cette date <i>Le Foyer Canadien</i> comptait 2413 abonnés, qui devraient donner.....	\$2413 00
	mais qui n'ont produit que.....	\$2197 30
	Le déficit s'explique comme suit :	
	22 Journaux qui reçoivent <i>Le Foyer Canadien</i> gratis.....	22 00
	Sommes dues au <i>Foyer Canadien</i> ..	8 10
	Les commissions retenues par les Agents et chefs de dizaines se montent à.....	185 00
	Ce qui forme un total de.....	\$2413 00

COMPTE DE CAISSE.

Oct. 10	Argent reçu à cette date pour abonnement....	2197 30
	Contribution volontaire.....	8 00
	Intérêt au 31 mai, sur dépôts à la Caisse d'Economie Notre-Dame de Québec.....	17 17
		2222 47

PAYMENTS :

	Dépenses incidentes, à l'origine du <i>Foyer</i> , charretiers, collecteurs, frais de Poste, etc ,.....	28 80
	Payé à MM. Desbarats :	
	Pour 2439 volumes de Prime....	\$ 835 15
	Pour 3000 copies des 12 livraisons	1100 46
	Pour divers extraits, circulaires, &c.	20 40
	Pour envelopper, adresser et livrer la <i>Prime</i> et le <i>Foyer</i>	61 75
	Pour frais de Poste.....	68 91
	En tout.....	2086 67
	Salaire du distributeur et teneur de livres..	50 00
Oct. 10	Balance entre les mains du Trésorier.....	57 00
		\$2222 47

Ils se trouve encore entre les mains de MM. Desbarats, cinq cent cinquante exemplaires complets du *Foyer Canadien* de cette année; ces volumes appartiennent à la Direction du Foyer. Un nombre égal du volume de Prime est à la disposition, des Directeurs, à 85 centins l'exemplaire, comme ci-devant; assurant une balance de 60 centins à peu-près (frais de poste, etc., payés) pour chaque nouvel abonné. De sorte que si le nombre d'abonnés continue à augmenter, et s'élève à trois mille, il restera en caisse une balance de \$387 00, sur les opérations de l'année 1863.

Il reste aussi trente à quarante exemplaires du Foyer qui se trouvent dépareillés; cela est dû à ce qu'un certain nombre de livraisons ont été fournies de temps à autre à des abonnés qui les avaient perdues, ou ne les avaient pas reçues.

Dans le cours de cette première année du *Foyer Canadien*, il aura été publié, sous le nom, ou sous les auspices de la Direction, "DIX MILLE SIX CENTS VOLUMES" de Littérature Canadienne, répartis comme suit :

	Pages.	Exem.
Prime de 1863, 1er Vol. de la <i>Littérature Canadienne</i> ,	390	3000
Le <i>Foyer Canadien</i> de 1863	384	3000
Les <i>Anciens Canadiens</i> , par Ph. A. De Gaspé,	411	1100
<i>Notes sur les Registres de Notre-Dame de Québec</i> , par l'Abbé Ferland	100	500
Prime de 1864, 2me Vol. de la <i>Littérature Canadienne</i> ,	400	3000
	<hr/>	<hr/>
	1685	10600

Dix mille six cents exemplaires de seize cent quatre-vingt-cinq pages. Sur ce nombre de pages, 1285 appartiennent de droit au *Foyer* de 1863; et les nouveaux abonnés du *Foyer Canadien* peuvent encore les obtenir aux prix suivants :

Le volume de Prime et le Foyer	\$1 00
Les <i>Anciens Canadiens</i>	75
<i>Notes sur les Registres de N. D. de Québec</i> ,	25

GEO. DESBARATS, JR.,

Gérant et Trés. du *Foyer Canadien*.

Québec, 31 Octobre 1863.